

S. Remondy, R. T. P. 494p/6

T. JORAN

Plaidoyer

pour les
langues mortes



1 Fr.

Paris, V^{te} Ch. Poussielgue.

Bibliothèque Maison de l'Orient



135074

Tp 494p/6

T. JORAN

Directeur de l'École d'Assas.

Plaidoyer

pour les

langues mortes

La tradition littéraire et la nouveauté, la tradition produisant la nouveauté, la nouveauté surgissant de la tradition : tout est là... Une bagatelle d'Horace, c'est quelquefois le fond même de la vie humaine.

(Victor Hugo, *Postscriptum de ma vie.*)



Paris, V^{ve} Ch. Poussielgue.

1905

AVANT-PROPOS

Des lecteurs de *L'Univers*, le journal qui a publié cette étude par tranches, ont exprimé le souhait que ces articles fussent réunis en brochure. Je défère bien volontiers à ce désir, très flatteur pour moi.

Quelques-uns d'entre eux m'ont conseillé aussi de conserver à mon « plaidoyer » un caractère rigoureusement impersonnel, c'est-à-dire d'en ôter tout ce qui le fait relever de la polémique. Cela, par respect pour le sujet traité.

De cette manière, on n'aurait pas eu à lire dans cet opuscule le nom ni de M. de Girard, ni d'aucun de nos contemporains.

Je n'ai pas cru devoir entrer dans cette vue.

Le nom de l'honorable M. de Girard

et le mien sont les *clous* auxquels s'accroche la discussion. Ils sont là pour montrer comment elle a pris naissance.

Nos personnalités sont d'ailleurs noyées dans le débat.

L'armée des Grecs, ces géants réunis devant Troie, comptait bien des pygmées.

Il ne viendra à l'idée de personne que j'aie l'impertinence d'appliquer cette comparaison à d'autre qu'à moi seul, puisque mon contradicteur ne veut précisément avoir rien de commun avec les Grecs ni avec les grimoires grecs.

Barbarus huic ego sum, quia non intelligor illi!

Paris, 15 mai 1905.

THÉODORE JORAN.

PLAIDOYER

POUR LES LANGUES MORTES

I

LES ICONOCLASTES

Il est des morts qu'il faut qu'on tue,
parole profonde sous une apparence de bou-
tade. Ce brevet de reviviscence n'aura été
mérité par personne mieux que par ces deux
héroïques muses de la civilisation : Athènes
et Rome. Depuis bientôt trois siècles qu'on
s'acharne en France à les détruire, puisque
ce fut ce toqué de Desmarets de Saint-
Sorlin qui leur porta les premiers coups,
elles s'obstinent néanmoins à vivre. Elles ont
traversé la tourmente de la querelle des
Anciens et des Modernes, échappé aux so-
phismes de Perrault, survécu aux attentats

de La Motte, triomphé même de leurs maladroits défenseurs, les Boileau et les Dacier. Elles ont bravé ensuite le respect ironique des philosophes du XVIII^e siècle : l'épigramme de Voltaire contre les vers de Le Franc de Pompignan,

Sacrés ils sont, car personne n'y touche,

va directement à l'adresse des lyriques grecs. Enfin elles ont présidé, pendant le cours du XIX^e siècle, à une restauration de l'hellénisme et du « romanisme ». Mais voici que de nouveau, depuis un quart de siècle, le ciel où elles brillaient d'un pur éclat s'assombrit. L'ardeur de leurs détracteurs n'a plus de frein, la démocratie moderne ne se reconnaît plus dans ces littératures républicaines, elle les renie, l'ingrate, et renie avec elles ses lointaines origines. La question de leur être ou de leur non-être est entrée dans la phase la plus critique qu'elles aient encore traversée. Déjà une partie de leur empire a été administrativement confisquée; c'est un démembrement partiel qui les réduit dès maintenant à ne régner plus que sur la minorité de la jeunesse française. Peut-être que demain la rupture totale du pacte concordataire entre l'Humanisme antique et l'Utilitarisme contemporain sera prononcée. La troisième République semble

rêver d'une France toute nouvelle, dans laquelle rien du passé ne subsisterait.

Le dernier en date de ces iconoclastes et de ces révolutionnaires est M. Raymond de Girard. Du haut des montagnes de la Suisse, il a braqué sur l'idole sa catapulte et a lancé sur elle deux énormes projectiles, sous la forme de deux in-quarto (1), si gros, si gros, que le courage d'en corriger les épreuves lui a manqué. Grâce à cette abondance de documentation, il m'a procuré le moyen de lire ou de relire les Frary, les Bigot, les Demolins, etc., qu'il a fait entrer presque de toutes pièces dans le corps de son ouvrage. La lecture en est donc infiniment instructive et suggestive. Rien ne fut plus brillant, en effet, que la campagne menée par Raoul Frary et Ch. Bigot, et rien ne fut plus vivant que leurs pamphlets : *La question du latin et Questions d'enseignement secondaire*, parus à l'époque où la République dont nous jouissons prenait laborieusement conscience de ses destinées. M. de Girard s'est fait en quelque sorte l'historien de cette période militante. Examinons après lui la valeur des arguments qu'il a patiemment colla-

(1) *Questions d'enseignement secondaire*, 2 vol. in-4° de 450 pages chacun, par RAYMOND DE GIRARD, docteur ès sciences, professeur à l'Université de Fribourg. Paris, Armand Colin, 1905.

tionnés et alignés contre ce qui est, suivant lui, la superstition des langues mortes.

A quoi bon cette enquête, dira-t-on, si le dessein est formé en haut lieu de juguler, dans un avenir plus ou moins éloigné, ce qui reste d'« antiquaille » dans nos mœurs scolaires? Je le sais, le moment que nous traversons n'est qu'une sorte de transition qu'on a bien voulu ménager entre le glorieux régime d'autrefois et le saut dans l'inconnu. Pourtant, ne fût-ce que par reconnaissance pour cette éducation qui fut jusqu'ici l'éducation nationale, nous lui devons bien une sorte d'oraison funèbre sous la forme d'une récapitulation des services par elle rendus. Et puis, qui sait? la faible lueur d'antiquité qu'on a laissé briller dans un recoin du temple peut servir à rallumer le flambeau, ce flambeau que tant de générations se sont pieusement passé de main en main. Tant que le feu de Vesta, commis à la garde de l'Université, n'est pas entièrement éteint, il est permis d'espérer que le souffle de l'expérience en ravivera l'âme vacillante. Nous devons assez honorer nos maîtres pour espérer que, quand il leur sera bien prouvé qu'ils sont en train de faire une sottise, ils ne persévéreront pas dans leur sottise. Analysons donc l'argumentation du disert pédagogue de Fribourg, comme si la ques-

tion était entière, comme si la situation n'était pas précaire, comme si le malade n'était pas déjà condamné par les médecins, comme si ses héritiers ne guettaient pas déjà sa succession.

II

LE RÉQUISITOIRE CONTRE LES LANGUES MORTES

M. de Girard nous révèle que, « voici vingt ans, il découvrit l'inanité du système classique, l'inutilité des langues mortes en elles-mêmes et le préjudice qu'elles causent au reste des études ». Cette constatation qu'il fait au seuil de son volumineux ouvrage nous avertit loyalement que nous sommes en face d'un détracteur passionné et qui pense des langues mortes tout le mal qu'on en peut penser, puisque voilà donc qu'elles sont déclarées non seulement « inutiles », mais « préjudiciables ». Des esprits taquins pourraient dire que cette impression était *en lui* plutôt qu'autour de lui.

Mais M. de Girard affirme qu'elle était bien *extrinsèque* ou extérieure à lui, et que dès lors « les langues mortes lui apparurent comme un fardeau inutile en soi et un gaspillage de cette chose, précieuse entre toutes, qui s'appelle le temps ». Comme

on le voit, il n'y va pas de main morte dans cette affaire des langues mortes. On reste d'abord scandalisé, car on ne croyait tout de même pas les langues mortes coupables de si grands crimes. Leur nocuité nous laissait quelque peu incrédules : jamais leurs pires détracteurs n'étaient allés jusque-là.

Mais tournez la page, et vous serez positivement intrigués. M. de Girard avoue en effet que le but de l'éducation, c'est de nous « donner la *culture générale* qui fait l'homme et le citoyen... Le collège est une université en raccourci où le jeune homme doit acquérir ces *humaniores litteræ*, ces connaissances générales, indispensables à tout esprit pensant... Les hommes qui n'ont pu *faire* (*sic*) que l'école primaire exercent bien rarement une influence personnelle sur le pays et sur le monde ». On ne peut mieux dire, ou plutôt on ne peut dire une chose plus juste. Mais alors la contradiction est flagrante entre les deux propositions, la majeure et la mineure. Si le but de l'éducation ne consiste que dans la « culture générale », eh bien ! mais les langues mortes sont tout indiquées. Elles sont le meilleur instrument qui permette de viser ce but. — Patience, lisez encore un peu plus loin, tout va s'expliquer. « Or il y a des *spécialités* dans le programme des

collèges, dont le profit est nul pour l'homme et pour le citoyen. Et la plus nuisible (de ces *spécialités*), ce sont les langues mortes. » Y êtes-vous, maintenant? Les langues mortes ne sont pas ce qu'un vain peuple croit, ce que vous croyiez vous-mêmes jusqu'ici, ce que tout le monde s'accordait à croire, un « instrument de culture générale », mais ce sont des *spécialités*! Et en tant que *spécialités*, naturellement il faut les expulser au plus vite. Vous voyez comme c'est simple! Quelque chose vous gêne, dont vous ne saviez comment vous débarasser. Vous le baptisez d'un mot bien vilain, d'un mot tout à fait « péjoratif », d'un terme de mauvais augure : *spécialité*, et le tour est joué! *Spécialité*! Qui pourrait, qui oserait prendre la défense d'une *spécialité*? Les langues mortes sont une *spécialité*, ni plus ni moins que la gymnastique ou le dessin. Et je vous prie de croire que je n'exagère pas : cela est imprimé en toutes lettres (p. vii), du moins pour le *dessin*.

Le robinet aux paradoxes ainsi ouvert, M. de Girard le laisse couler à profusion. Voici quelques autres échantillons de ses contre-vérités, qui donnent à ce procès des langues mortes une physionomie originale. Écoutez-les et dites-moi ensuite si, de songer que ces vampires ont pendant

de longs siècles sucé la substance intellectuelle des jeunes générations, cela ne vous fait pas couler un frisson. On se demande seulement comment il se fait que la société ait pu résister à ce corrosif, n'en soit pas sortie à tout jamais anémiée, étiolée. Comment se fait-il qu'il y ait encore des hommes et qui pensent? Cependant c'est à ce régime débilitant que nous devons M. de Girard, qui, lui, est plein de sève et de verve. Comment explique-t-il cela? Mais c'est son affaire. Il écrit donc, et en caractères gras, afin que ces aphorismes ne passent pas inaperçus, que, « loin de la faciliter, l'étude des langues mortes entrave, pour les collégiens, la compréhension de l'âme antique »; que, « loin de favoriser la culture de l'esprit par l'étude des classiques, la méthode consistant à les lire dans le texte entrave cette culture »; c'est-à-dire que l'on embrasse mieux la beauté antique sous le voile de la traduction que sans voiles; que « les études littéraires ne se relèveront que le jour où elles se seront affranchies du verbalisme, c'est-à-dire des langues mortes »; que, « loin d'être favorable à l'étude de la langue maternelle, celle des langues mortes pourrait plutôt lui porter préjudice »; que, « l'étude des langues mortes paralyse l'essor naturel des jeunes intelligences », que « cette étude

est inutile au point de vue de la culture générale de l'esprit », qu' « elle est inutile au point de vue social »; que « les langues mortes entravent l'obtention de ce but (celui de l'enseignement secondaire) (*sic*); qu'elles sont nuisibles aux études libérales », qu' « elles favorisent un recrutement défectueux du personnel enseignant », qu'enfin le monde civilisé devrait se régler sur la République Argentine, qui a éliminé de son organisme scolaire le microbe-classicisme, et que, hors de l'imitation de la République Argentine, il n'y a point pour la France de salut.

Voilà les principales articulations de ce formidable réquisitoire. Disons-le tout de suite, avant d'entrer dans le détail de la discussion : l'impression d'ensemble qu'il cause, c'est que M. de Girard a forcé la note. Il a voulu trop prouver, et l'effet de ces sortes de démonstrations-là, c'est de ne prouver rien. Voyons à notre tour ce qu'on peut dire en faveur des langues, non pas mortes (elles vivront plus longtemps que leurs même illustres blasphémateurs), mais anciennes.

III

LES TRADUCTIONS :

COMME QUOI IL N'EXISTE PAS DE TRADUCTIONS

L'un des principaux arguments de tout champion des « Modernes », c'est celui qui consiste à demander qu'on généralise l'emploi des *Traductions*. « Je demande, dit en effet M. de Girard, que la connaissance des littératures classiques... se fasse par le moyen de traductions. De cette manière, tout le temps employé à déchiffrer la langue de l'auteur — qu'il aurait fallu préalablement étudier — pourrait être consacré à l'examen critique de ses idées. » J'admire cette belle confiance dans les traductions. Mais mon expérience, tant personnelle que de professeur, ne me permet pas de la partager. Connaître un auteur ancien par une traduction, c'est à peu près comme connaître un pays par un guide Conti ou Bædeker. Tant que je n'y aurai voyagé que de cette façon-là, je ne croirai jamais « y avoir été moi-même ». La description ne remplace la vue des lieux mêmes que

pour ceux qui se contentent de peu. Les exigences de notre esprit sont plus grandes : il nous faut la sensation directe, le contact immédiat. Comment M. de Girard ne voit-il pas que la « traduction », c'est l'équivalent en littérature du « manuel », qu'il proscriit ? C'est-à-dire la notion des choses obtenue par procuration. Etrange théorie à une époque comme la nôtre, possédée du besoin de savoir, de se rendre compte par soi-même, de tout contrôler, de n'admettre, selon la formule cartésienne, aucune impression comme vraie qu'on ne l'ait vérifiée être telle ! Il faudra donc que je m'en remette à M. X... ou à M. Z... du soin de savoir comment pensaient, comment sentaient les anciens ! C'est sur la parole de ce maître que je jurerai, s'il m'affirme que tel est le timbre de leur âme, et telle la couleur de leurs pensées ! Et s'il se trompe ? Si sa traduction n'est qu'une « belle infidèle » ? Il y aura donc dans le domaine littéraire, des « traducteurs jurés » qui feront loi ? Voilà le retour à l'« autorité », la soumission à la formule « *magister dixit* », qu'on nous donne comme la forme du progrès en matière intellectuelle ! Rien n'est plus d'un réactionnaire et d'un « obscurantiste » que cette prétention. Rien n'est plus archaïque que cette restauration du monopole en matière de connaissance de l'antiquité.

Avec ce système, on arriverait à faire des œuvres de la pensée grecque et latine un domaine réservé où ne seraient admis les visiteurs que sous la conduite de guides assermentés, patentés, officiels : les traducteurs.

Admettre la traduction est une inconséquence en ce sens que c'est admettre *qu'il est bon* qu'il y ait des gens sachant le grec et le latin. Alors, pourquoi ne serais-je pas de ceux-là ? Ne voyez-vous pas qu'en écartant de l'antiquité la foule, vous supprimez peut-être

Quelque petit savant qui peut venir au monde ?

Sur quoi décidez-vous que je ne ferai pas partie du corps des privilégiés que vous laissez entrer dans le temple ? — Consultez le catalogue, je veux dire la traduction, répondez-vous ; cela doit vous suffire. — Bon, mais si cela ne me suffit pas ? Une traduction n'est pas comme un barème ou une table de logarithmes, qu'on s'est donné la peine de dresser une fois pour toutes et qui a l'estampille du ministère de l'Instruction publique ou du Bureau des longitudes. C'est un travail qu'il faut que chacun recommence pour son propre compte, s'il veut en tirer le profit dont ce travail est susceptible. Et cette loi du recommencement perpétuel est le grand principe qui

dominé toute l'éducation : *faire ses études, c'est repasser par le même chemin que des centaines de générations ont suivi avant nous.* Comme a fait mon père, il faut que je fasse moi-même, sous peine de ne pas recueillir, comme lui, le prix qui est attaché à cet effort.

A un certain point de vue, les lettres sont pareilles aux sciences. En science, nulle vérité n'est jamais considérée comme définitivement établie. Nous avons des traités de géométrie parfaits et qui sont en possession de l'estime de tout le monde savant. Tout de même, le professeur fait redémontrer à chacun de ses élèves chacun des théorèmes qui sont pourtant fixes depuis Euclide ou Archimède. Pourquoi ? Pour en vérifier l'exactitude ? Non, mais pour que cette recherche profite au jeune mathématicien, assouplisse et étende son jugement. Il en va exactement de même pour l'étude des textes anciens : c'est le gain de l'effort que nous visons et non pas l'imprévu de la découverte. Nous ne trouverons rien qu'on n'ait trouvé avant nous, soit ; mais nous l'aurons trouvé nous-même. L'auteur du vers célèbre :

C'est avoir profité que de savoir s'y plaire,
n'a pas voulu dire autre chose.

D'ailleurs toute l'argumentation de M. de

Girard en faveur des traductions repose sur une pétition de principe. Il croit dur comme fer aux traductions ; il en fait état dans son système comme d'un instrument de travail sur lequel tout le monde est d'accord, ainsi qu'un couvert d'argent ou d'or poinçonné à la Monnaie. Il n'oublie qu'un point, c'est *qu'il n'y a pas de traductions*, de vraies traductions s'entend. Il n'existe pas d'ouvrage, en français du moins, donnant la sensation fidèle, l'illusion du texte. *Un grand écrivain est intraduisible*, voilà le fait. Qu'il ait écrit autrefois ou maintenant, dans une langue morte ou dans une langue vivante, peu importe. « Je défie quelqu'un, dit Pascal, de penser ma pensée ou de parler mon son de voix. » Toujours quelque chose échappe au traducteur, même le plus expert, et ce quelque chose, c'est le frisson de la vie, c'est l'accent du modèle. Il faut que les prôneurs de traductions en fassent leur deuil : rien ne donne l'impression exacte de Tacite que Tacite, rien ne donne l'impression exacte d'Homère qu'Homère. Ni Burnouf, ni Voss, dont les traductions sont pourtant des modèles du genre, ne me rendront jamais parfaitement Tacite et Homère. Leurs « translations », pourtant si approchantes, ne seront jamais aux auteurs mêmes que ce qu'une fleur artificielle est à une fleur naturelle.

Veut-on une autre comparaison ? Toute traduction est comme un oiseau déplumé. La traduction banalise et uniformise tout : Eschyle, Aristophane, Térence, Shakspeare, Cervantès, Schiller, sont tous pareils dans une traduction. Ils sont tous des Français *sans style*. Ils ne sont eux-mêmes que dans leur langue.

Autre erreur des champions des traductions. Ils nous présentent ces ouvrages comme des moyens plus *expéditifs* que le déchiffrement patient des textes, pour arriver jusqu'aux auteurs. C'est le contraire qui est le vrai. Lisez toute l'excellente traduction d'Horace par Patin : vous ne connaîtrez pas Horace. Vous ne soupçonnerez pas tout ce qu'il y a de grâce et de finesse dans ce charmant esprit. Cela s'est évaporé dans le transport d'une langue à l'autre, comme se perd en route le délicat duvet de l'aile des papillons que le naturaliste pique sur une feuille de carton. J'en apprendrai bien plus long sur Pindare en « piochant » courageusement une de ses odes qu'en le lisant dans une traduction, même si je m'aide du docte et attique commentaire de M. Croiset. Et c'est bien parce que, au cours de la célèbre querelle des Anciens et des Modernes, champions et détracteurs des Anciens ne jugeaient des Anciens que par des traductions, que les uns atta-

quèrent si injustement les Anciens, et que les autres les défendirent si mal. Ni les champions ni les détracteurs ne connaissent véritablement ceux dont ils disputaient. La liste des bévues sur l'antiquité dont sont responsables les traductions serait longue. Qu'on cesse donc d'invoquer des autorités dont les meilleures sont sujettes à caution. Je ne suis pas hélas ! un latiniste, et encore moins un helléniste ; néanmoins je me fais fort de montrer dans n'importe quelle traduction d'auteur ancien des contre-sens. La meilleure traduction, en résumé, n'est jamais qu'une approximation.

Mais, disent les partisans de l'enseignement moderne, c'est-à-dire ceux qui échafaudent sur la base des traductions toute leur construction, les difficultés presque insurmontables de la langue rebutent les élèves. Ces mots étranges qui dansent devant leurs yeux leur dérobent la vue du fond. C'est comme une place forte dont on ne peut se rendre maître à cause des innombrables ouvrages avancés qui en hérissent les abords. — Phrases et exagérations que tout cela. On sait du latin et du grec quand on en veut savoir. Ceux qui n'arrivent pas, au bout de leurs études, à lire une page de Virgile, de Cicéron ou de Xénophon, c'est qu'ils n'ont pas plus la « bosse » du français

ou des mathématiques que celle du latin et du grec. Ceux-là sont les paresseux tout simplement, ceux qui n'aiment pas travailler entre leurs repas. Donnez-leur quoi que ce soit à étudier, ils y trouveront toujours difficulté égale. Si, en effet, ils ne *peuvent* pas, malgré leur bonne volonté, arriver à fabriquer une version passablement, eh bien, c'est qu'ils ne sont pas faits pour les études, ni pour celles-là, ni pour d'autres. Suivez alors le conseil de Montaigne : « Mettez-les moi pâtissiers dans quelque bonne ville. » Cela n'exige qu'un apprentissage qui est à la portée de chacun.

Mais qu'on ne vienne pas dire que les obstacles de la forme empêchent de bien saisir le fond, qui est l'idée. D'abord cette question de la langue est bientôt réglée pour qui veut. J'en ai vu qui, au bout de six mois d'études grammaticales, arrivaient à *lire* le latin. D'autre part, cette acquisition du fond n'est nullement *consécutive* à l'assimilation verbale, mais elle est *simultanée* à celle-ci. Il ne faut donc pas croire — et c'est une confusion que je tenais à démêler — que la possession de l'idée soit comme la rançon tardive de laborieux efforts. Point du tout : fond et forme, tout se perçoit en même temps, d'une seule prise. Le fond aide à la forme et la forme, d'un choc en retour, explique le fond.

Chez un bon écrivain, il n'y a pas à séparer l'idée de l'expression : l'une et l'autre s'éclairent mutuellement. Fruit et parfum, tout se développe à la fois. Quand je lis un auteur ancien dans une traduction, il me paraît odieusement banal, *il m'ennuie*, parce que c'est le costume séparé du corps dont il devrait épouser les lignes. Quand je le lis dans le texte même, je le trouve vivant et original, parce que je suis en face de la personne complète. Conséquemment, *sérier* ces opérations de l'esprit qui sont en réalité étroitement unies, c'est ôter du fait de la perception tout ce qu'il a de complexe et le réduire à un mécanisme tout artificiel.

Nous venons de voir qu'il n'y a nullement, comme on cherche à l'insinuer, *identité* entre la traduction et l'œuvre originale. Il nous faut maintenant entrer dans le cœur de la question et examiner si les langues anciennes méritent d'être l'âme même de l'éducation. Si nous y réussissons, il sera établi qu'elles doivent continuer à y figurer, non pas sous la forme de *décalques*, mais sous leur forme *originelle*.

AFFINITÉS ENTRE LE GÉNIE LATIN
ET LE GÉNIE FRANÇAIS

Je viens de voir réédités, pour la mil-
lème fois, je pense, les éternels argu-
ments qui consistent à dire : le latin ne
se parle plus, le latin ne sert à rien, le
temps qu'il prend serait plus utilement
employé à autre chose, etc., etc. M. de
Girard, cela se voit, a visé à être complet
et à faire un ouvrage qui fût comme une
synthèse de tout ce qui a jamais été écrit —
ou plutôt dit par les gens du monde et les
ignorants — sur la matière. Autrement il
aurait négligé ces reproches surannés et
qui ne portent pas. Quel pédagogue, si
entiché d'antiquité qu'on le suppose, a
jamais prescrit l'étude des langues
anciennes à cause de l'utilité pratique
qu'il y aurait au bout? Cette utilité nous
apparaît au contraire comme une « prin-
cesse lointaine », mais que nous, ses fer-
vents adorateurs, sentons sans cesse au-

tour de nous « invisible et présente ». La posséder pleinement est un rêve qu'aucun de nous ne fait ; plus modestes, nous nous contentons de ses menues faveurs. Tel, qui a mieux pénétré que nous le sens de la beauté antique, s'avance plus loin que nous dans son intimité, laquelle a des degrés infinis. Mais tous nous remportons de notre communion avec elle quelque souvenir ineffaçable. La possession de ces précieux gages ne reste pas clandestine, mais, à notre insu, quelque impression en transparait au dehors. « C'est l' « empreinte » plus ou moins profonde dont nous sommes marqués. A ces signes nous nous reconnaissons les uns les autres. Bien différents en cela des membres d'une société secrète, nous n'aspérons qu'à nous trahir et à goûter en commun des jouissances d'art. Car nous formons une vaste famille, et c'est par dépit de ne nous être pas apparentés que les « primaires », qui sont le nombre, veulent, par voie de décret régulièrement rendu, couper jusque dans ses racines notre arbre généalogique.

* * *

Parlons sans métaphore. Personne n'aime le latin « pour lui-même », mais pour les services qu'il peut rendre à l'es-

prit. On étudie le latin et le grec parce que l'on sait que ce chemin détourné est celui qui mène le plus directement à la pleine possession de la langue et de la littérature maternelles. Je parle pour les Français et je ne fais nulle difficulté d'avouer que d'autres peuples n'auraient pas les mêmes raisons que nous de rester inféodés au culte de l'antiquité. Mais je dis que nous, Français, ne pourrions, sans détriment pour notre mentalité nationale, nous détacher de cette séculaire tradition. Notre logique procède de la rectitude latine ; plus que les Italiens eux-mêmes, à plus forte raison que les Espagnols, nous avons retenu le tour d'esprit, le nombre oratoire, la science de la composition, le goût des idées générales, le besoin de clarté, qui caractérisaient le cerveau des anciens Romains. Nous joignons à ces qualités quelque chose de la fantaisie et de l'atticisme des Grecs, et tout cela nous compose une intellectualité qui fait de la France l'héritière du monde antique. « Je suis fils de la France et petit-fils de l'Italie ! » s'écriait ce Victor Hugo à qui l'Italie reconnaissante vient d'ériger une statue. Oui, notre langue est fille du latin. La connaissance du latin l'explique tout entière, jusqu'en ses anomalies. Ou plutôt ces anomalies, qui déroutent les étrangers

et qui donnent tant de tablature aux « primaires », ne sont qu'apparentes pour qui a étudié le latin. Là gît le nœud de presque toutes ces petites énigmes lexicologiques dont sont bourrés les rudiments. Aussi n'est-il pas douteux que si tout le monde savait le latin, l'étude de notre grammaire en serait singulièrement simplifiée, et que les « exceptions » ne seraient nullement présentées comme elles le sont. Il n'y a en effet presque aucune difficulté d'orthographe que le professeur d'humanités ne résolve aisément en invitant ses élèves à se reporter au latin. Mais les grammaires doivent naturellement s'adresser aux « profanes » et l'enseignement de la langue maternelle ne peut se faire que par la « méthode directe ». C'est même là seulement que la « méthode directe » est à sa place. Ainsi cette campagne contre les bizarreries de l'orthographe française, et qui est en train d'avorter misérablement d'ailleurs, prouve, justement par son échec, que, au fond, la question ne se pose même pas (je n'ai pas dit que « la question n'est pas posée » : il y a une nuance). Je n'évoque cet incident de notre histoire contemporaine que parce que j'y vois une confirmation de plus que le latin, comme instrument d'éducation et comme point de départ et de repère de notre langue,

ne peut pas disparaître. Il en est la clef. Plutôt que de s'en passer, il faudra changer la serrure, c'est-à-dire changer de langue, adopter le volapük ou l'esperanto.

* * *

Ainsi, qu'on le veuille ou non, nous sommes imprégnés de latinisme. Entre les Latins et les Français il y a un air de famille. Il faut, pour le nier, une forte dose d'aveuglement ou une sourde jalousie. Jalousie pure, en effet, que de convier nos gouvernants à pousser notre esprit dans des voies contraires à ses origines et à contrarier l'évolution de notre caractère national. Les promoteurs de ce mouvement, se sentant eux-mêmes incapables de se guinder jusqu'au niveau littéraire, veulent rabaisser les autres jusqu'à eux, les rendre pareils à eux. Ce qu'ils ont entrepris, c'est la « primarisation » générale du pays. Un nivellement intellectuel. Le règne du médiocratie (1). Dans cette guerre intentée

(1) Un « moderne », six mois après qu'il est sorti du collège, se laisse souvent ressaisir par la vulgarité ambiante. Il s'oublie à dire : *Dans ce but ; — je m'en rappelle ; — il faudrait que je sois*, etc. Il ne lui reste déjà plus rien de son léger frottis. Le « classique », lui, conserve en général un vernis ineffaçable.

aux « humanités », c'est une rancune politique qui se soulage. Le débat est bien plus large qu'une polémique littéraire ou qu'une controverse pédagogique. Si les humanités succombent, leur défaite ne sera pas sans grandeur. Ces nobles filles de l'esprit auront été accablées sous la force brutale de la multitude dirigée par une poignée d'envieux.

Je l'ai dit, ce qu'on se propose en étudiant une langue ancienne, c'est le perfectionnement de sa propre langue par un retour aux sources d'où elle est sortie. Les langues anciennes ont un caractère synthétique qui atteste la spontanéité d'impressions d'hommes plus voisins que nous de la nature. Ce sont des langues jeunes. La langue française, elle, s'est formée et s'est développée sur un plan analytique, qui atteste un état social plus mûr et plus riche d'idées. C'est la langue d'une race adulte; c'est un instrument d'abstraction et de classification. La langue idéale, ce serait évidemment celle qui marierait les qualités de fraîcheur et de sain réalisme des langues primitives avec les qualités abstraites d'une langue moderne. Or la traduction du latin en français et la perpétuelle comparaison du français avec le latin permettent cette pénétration de l'un par l'autre, en donnant à la phrase française

quelque chose de la libre allure et de la vivacité du latin. Dérober au latin quelques-uns de ses secrets, les faire passer avec aisance dans la langue-sœur, en

Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité,

tel est mon but quand je m'impose, moi, l'élève, ce travail d'assouplissement et de moulage. A la longue, un je ne sais quoi « de plus nerveux, de plus court, de plus vif et passionné » se répand dans notre style. Et, quand il y a unanimité dans un peuple à se livrer à cet exercice, la langue nationale y gagne d'évoluer sans secousses, sans anneaux rompus dans la chaîne de la tradition, sans que soit jamais perdu de vue le point lumineux qui est le point initial. « Le commerce des Anciens donne je ne sais quoi (voyez comme le terme « je ne sais quoi » revient souvent dans cette affaire : c'est qu'en effet, il y a de l'indéfinissable et du mystère) de délicat, de mesuré et de sobre », comme le dit très bien l'un des auteurs que cite M. de Girard. Un autre s'exprime ainsi : « Le commerce avec les anciens est comme une conversation avec les plus honnêtes gens qui furent jamais. » Un troisième attribue à cette éducation notre supériorité littéraire : « La familia-

rité avec le latin permet aux Français de s'exprimer avec propriété et pureté. » Ajoutons-y : avec un sentiment des nuances délicates du style que rien d'empirique ne peut donner. La raison en est simple : on ne prend pleine conscience de soi qu'en sortant de soi et en se rapprochant des autres. Seulement, il faut choisir ceux qu'on prend comme objets de comparaison (1). Quand on les choisit trop différents de soi, l'extrême inégalité ôte tout intérêt à la comparaison. Quand on les prend légèrement au-dessus de soi ; quand on apparie les ascendants aux descendants, les oncles aux neveux, les cousins aux cousins, la filiation se marque bien mieux. C'est pourquoi nous remon-

(1) Partant de ce principe, on peut dire que l'éducation, pour un Français, consistera à s'unir étroitement à sa mère latine et à n'avoir que des rapports de politesse avec ses cousins ou petits-cousins, l'Anglais, l'Allemand, l'Italien, l'Espagnol, etc. Si le Français ne sortait jamais de son milieu de famille, il serait comme ces enfants qui n'ont jamais quitté « les jupes » de leur mère. Mais il faut que la vie de famille prédomine dans son éducation. Les voyages au dehors ne doivent être que des excursions. L'humanisme véritable est en raison inverse du dilettantisme et du cosmopolitisme. Exemple : ces Anglais sur lesquels un Demolins nous invite à nous régler, et qui ne sont que des « déracinés » littéraires. C'est en profondeur que nous devons chercher à nous développer et non en surface.

tons sans cesse aux Grecs et aux Latins. comme à notre tige ou à notre germe. Comme dans les familles nombreuses, nous établissons un roulement de fêtes qui nous rassemble périodiquement et nous laisse en contact ininterrompu. Et, toujours comme dans les relations de famille, une de nos raisons de tenir à ce culte intellectuel, c'est qu'il est désintéressé et idéal. Nous n'en espérons, nous n'en attendons aucun profit immédiat. Nous ne demandons à cette imprégnation constante que de nous permettre de nous retremper sans cesse dans un milieu sympathique et salutaire. Telle est pour nous la vertu éducatrice des humanités, ces « grandes Consolatrices », comme les appelait Prévost-Paradol dans un bel élan de reconnaissance où il les identifiait avec les Lettres elles-mêmes. Pour nous, Français, l'antiquité est le pouls où nous sentons battre l'artère principale de « l'âme collective de l'Humanité ». Notre cœur palpite à l'unisson du cœur antique beaucoup plus que de n'importe quelle société moderne. Tel moderne, tel de nos « philosophes » du XVIII^e siècle par exemple, est en réalité, beaucoup plus ancien pour nous que Lucrèce ou Sénèque. Un Virgile fera mieux écho à notre âme même que les sensibilités les plus frémissantes parmi les mo-

dernes et les étrangers : celles d'un Lenau ou d'un Shelley. C'est que « certains climats sont plus heureux que d'autres pour certains talents, comme pour certains fruits » (Fénelon). Nous n'avons pas de peine à dépasser Homère et Virgile pour la variété et le nombre des connaissances, mais, par le goût, ils resteront éternellement nos maîtres.



C'est la fréquentation de ces modèles qui donne aux grands modernes leur vernis d'élégance et leur instinct de distinction. Les adversaires des humanités croient triompher en répétant à satiété que ce commerce scolaire avec les anciens est sans lendemain. Sorti du collège, disent-ils, le jeune homme s'empresse d'oublier ses vieux auteurs, il ne les rouvrira jamais, si même il ne commencera pas par les « brocanter » vilainement pour une poignée de sous. Soit, mais en attendant il se sera intoxiqué de ce latin et de ce grec-là ; il en aura fait son sang et sa substance. Il agira, il parlera, il pensera désormais sous l'influence plus ou moins consciente des éducateurs de son enfance ; il sera obscurément fier d'avoir

été nourri sous leur discipline ; il leur fera hommage de son sens critique mieux formé et de son goût plus exercé ; il se réclamera de leur école comme d'un titre de noblesse. On a vu bien souvent des « Modernes » regretter de n'avoir pas étudié le latin, mais on n'a jamais vu de « Classiques » se repentir plus tard d'avoir passé par cette salutaire école. Il ne rouvrira plus son Horace, le commerçant ou l'industriel ou le fonctionnaire d'aujourd'hui ? D'abord, ce n'est pas sûr ; on en voit qui le rouvrent... et qui le traduisent... et en vers, pour charmer les loisirs de leur retraite. En tout cas, il serait bien fâché de ne pas l'avoir pratiqué autrefois. Il sentirait alors qu'il lui manquerait quelque chose, comme le sentent et comme en conviennent de bonne grâce ceux qui n'ont pas eu le bonheur de « faire leurs classes » et qui sont exempts de la mauvaise foi ou de l'envie. Sans le latin, on ne s'élève jamais au-dessus d'un certain niveau « primaire », auquel atteignent sans grande peine des enfants de treize ou quatorze ans. Bornerons-nous donc là notre ambition ? Réduirons-nous nos futurs écrivains — ces futurs écrivains s'ignorent sur les bancs du collège ; la vie les révélera à eux-mêmes ; souvent on ne naît pas écri-

vain, mais on le devient — les réduirons-nous à la portion congrue du français imparfaitement su et de vagues éléments de langues vivantes ? Or, c'est le maniement du latin qui apprend à être vétilleux, pointilleux, méticuleux, qualités essentielles de l'écrivain. Je crois d'ailleurs qu'on fait trop aisément bon marché des souvenirs du collège. Le « substratum » laissé dans les esprits par les études classiques est plus profond et solide qu'on ne pense. Combien d'hommes leur ont dû exclusivement tout ce qui, depuis, les tira de pair ! Que de futurs professeurs ont, jusqu'à l'agrégation même, vécu sur ces souvenirs et bâti sur le fond remporté du collège ! J'en ai connu de ces « paresseux », qui n'ont presque rien ajouté aux connaissances positives que leur avait inculquées une rhétorique brillamment faite et solidement redoublée. « Faire ses humanités », sans même savoir ce qu'il en adviendra, c'est bâtir ce « monument à toujours » dont parle Thucydide. Il y aurait imprudence à compter sur les études ultérieures pour compléter les classes manquées et en combler les lacunes. Ce qui se voit d'ordinaire, c'est que tel on est sorti du lycée, tel on reste pour la vie. Mesurez par là l'importance qu'il y a à étudier de certaines choses plutôt que

d'autres et à les étudier à fond. C'est une bonne précaution contre un avenir toujours incertain. Le pli contracté dans le premier âge est indélébile, en bien comme en mal.

— Mais tout le monde ne songe pas à se faire professeur.

— Assurément, et c'est fort heureux, car il n'y aurait plus personne pour faire le métier d'élève.

— Eh bien, alors, pourquoi n'y aurait-il pas deux enseignements, l'un à l'adresse des futurs professeurs, l'autre à l'adresse des simples « honnêtes gens » ? Remarquez que c'est justement là l'esprit de la réforme introduite depuis tantôt trois ans dans l'organisation des études. Il y a désormais une section réservée aux helléno-latinistes, une seule, puisqu'ils sont la minorité, et trois autres sections, entre lesquelles se répartiront les nombreux amateurs d'une instruction plus rapprochée des nécessités de la vie moderne. Ainsi tout le monde a son compte et personne n'est sacrifié. Qu'avez-vous encore à dire, ô vous, l'admirateur béat de l'antiquité ?

— J'ai à dire que les esprits d'élèves ne se divisent malheureusement pas ainsi en deux classes bien tranchées : l'élite et le vil troupeau.

Dans l'âge tendre, qui est celui de l'entrée

au collège, on ne sait à quoi l'on sera propre un jour.

Sera-t-on dieu, table, marbre ou cuvette ?

Mystère. — J'ai beau me tâter, dit le mioche, je ne sais ce que j'ai envie de faire. Je crois bien que je préférerais ne rien faire du tout. — Élite ou troupeau, alternative angoissante ! Distinction sommaire et grossière qui ne répond nullement à l'immense diversité des goûts et des aptitudes. Les esprits ne se classent pas de prime abord dans l'élite ou dans la tourbe. Pareils par la nature générale, ils diffèrent à l'infini par le degré. C'est pourquoi toute démarcation préalable est chimérique ou plutôt se trace au petit bonheur. C'est pourquoi aussi *la même éducation convient à tous les enfants d'une même race*. Justement parce qu'il y a longtemps *incertitude* et tâtonnement dans le choix d'une carrière, justement parce que l'aptitude ne se révèle que *par et après les études*, il serait prudent de faire passer tout le monde sous la même toise et d'adopter un système d'éducation uniforme *par provision*. A la condition de le choisir large, libéral et souple. Et je n'en vois pas d'autre qui remplisse bien ces conditions hospitalières que l'étude des langues et des littératures an-

ciennes, prise comme base du système. Bref, ce qui se faisait autrefois. La réforme des cycles ne me dit rien qui vaille (1). Voilà ma réponse.

(1) Nous sommes à même de la juger maintenant, cette réforme. Ses résultats confirment les pronostics que j'exprimais dans mon livre *Université et Enseignement libre* (Bloud, 1905). Nos élèves savent maintenant moins bien le français, pas mieux les langues vivantes, pas mieux les mathématiques. Où est le bénéfice de la suppression du grec et de la diminution du latin?

LE CAS DE M. JULES LEMAÎTRE

— Mais des humanistes consommés ont contesté les bienfaits de cette éducation par les langues anciennes et se sont faits les apôtres chaleureux de l'éducation par les langues vivantes. Ainsi Jules Lemaître, l'académicien, le fin lettré, dans cette mémorable conférence à la Sorbonne...

— Nous y voilà ! Le cas de ce nouveau Sicambre, brûlant ce qu'il avait adoré et adorant ce qu'il avait brûlé, devait m'être opposé. Je m'attendais à ce coup droit. Loin de moi la pensée de nier l'éloquence de la philippique du grand écrivain ni de diminuer son succès. Ce succès fut éclatant... et digne d'une meilleure cause. J'ai encore dans l'oreille le bruit des applaudissements — car j'assistai à cette manifestation — qui saluèrent les paroles du Jules, ou plutôt du Julien l'Apostat littéraire. Mais, si je me reporte à l'impression que ses élégants sarcasmes contre l'anti-

quité (il préludait ainsi à sa *Bonne Hélène* et se faisait la main) produisirent sur moi, il me semble bien que je ressentais quelque chose comme ceci : O séduisante sirène, quand bien même tu me persuaderais, tu ne me persuaderais pas ! Spirituel transfuge des « Bonnes Lettres », et impatient de te lancer dans d'autres voies (nous étions alors au début du mouvement nationaliste), tu as pensé que la préface obligée de toute carrière politique était un bon esclandre, bien conditionné. En homme qui connaît à fond ses contemporains et ses Parisiens, tu as compris qu'une sorte de scandale élégant attirerait plus l'attention de la foule sur ton nom que vingt ans de fine critique, de gracieuses nouvelles et de délicats romans. Tu voulais t'affirmer comme homme d'action et, comme tu n'es pas un Laurent Tailhade, tu as choisi ce mode raffiné de « réclame ». Oui, de réclame. Il faut donc que ce soient ces pauvres et chers Anciens, tes glorieux « instituteurs », qui fassent les frais de ta popularité nouvelle ! Puisque, non content d'avoir la gloire, il te faut encore la popularité, « cette gloire en gros sous », eh bien ! ta désertion ne prouve qu'une chose aux humanistes attristés, c'est que tu es « semblable à ces enfants drus et forts d'un bon lait qu'ils ont sucé, et qui

battent leur nourrice », ainsi que l'a écrit ce La Bruyère que tu proclamas jadis « l'homme le plus intelligent de son siècle ». Latiniste en rupture de ban et gavroche de génie, tu identifies avec les Anciens toute la *gravité* de l'éducation, et, selon la coutume envers tout ce qui est « pontife », tu leur fais la nique.

— Il peut convenir à l'ironie d'un Jules Lemaitre de se vanter « qu'il ne sait plus un mot de grec et qu'il ne lui arrive pas trois fois par an de lire du latin ». Mais d'abord nous ne sommes pas assez naïfs pour le croire sur parole quand il nous affirme qu'il a totalement désappris le grec et à peu près le latin. Ensuite, quand cela serait? Ce grec et ce latin-là lui ont tout de même été incorporés jusque dans le sang; il ne rejettera pas cette sève divine de ses moelles; c'est à cette antiquité qu'il doit d'être le fruit exquis de civilisation raffinée qui s'appelle Jules Lemaitre. S'il a tant de distinction et d'élégance, tant de *race*, c'est à son commerce avec les Anciens qu'il le doit, l'ingrat normalien! Le spectacle qu'il nous donne n'est pas nouveau dans l'histoire des idées : il retourne contre ses maîtres les armes qu'il s'est forgées dans leur laboratoire. Il traite les Anciens comme Racine avait fait les Jansénistes. Qui sait? comme Racine aussi,

Jules Lemaitre fera peut-être un jour publiquement pénitence et se ménagera une réconciliation solennelle. Il le fera ou ne le fera pas. Mais c'est la simplicité de ceux qui le prennent au sérieux dans cette attitude nouvelle qui me chagrine. Le trésor des idées générales et des lieux communs féconds est là, dans cette antiquité bafouée. On peut le déprécier, comme a fait Jules Lemaitre, mais alors on ressemble à ces millionnaires qui méprisent l'argent et qui le jettent par les fenêtres. Bon pour eux, qui sont riches de leur fonds ! Mais pour nous, qui sommes pauvres, quand nous nous livrons à cet exercice, quelle sottise est la nôtre ! Tout repose sur la distinction qu'il faut faire entre un grand écrivain, qui va de pair avec les Anciens, et le commun des mortels. Jules Lemaitre, qui est un homme d'esprit, de beaucoup d'esprit, doit sourire quand il voit ses petits disciples s'élançant sur ses traces et croire que ce qui est bon pour lui sera bon aussi pour eux (1).

A mon tour je m'égaie quand j'entends

(1) Quoi qu'on pense de son passé, on n'a jamais le droit de renier son passé, surtout si l'on occupe une haute situation, puisqu'on la lui doit. La raison et le sentiment s'y opposent également : que dirait-on d'un fils qui aurait honte de ses parents ?

M. de Girard reproduire gravement les doléances — si peu sincères — de ce brillant sceptique. Jules Lemaitre, tout Lemaitre qu'il est, ne me persuadera jamais, quant à moi, qu'il eût mieux fait d'apprendre l'anglais et l'allemand que le latin et le grec, et que son esprit en fût sorti aussi vigoureusement et finement trempé. M. de Girard peut être bien sûr d'une chose ; si Jules Lemaitre avait son éducation à recommencer, et que, par hypothèse, il eût l'expérience qu'il a acquise des choses de la littérature, eh bien ! en dépit de ses trop retentissants anathèmes ou blasphèmes, il n'hésiterait pas, il se remettrait à l'école de l'antiquité. Je le défie bien de me démentir, si ces lignes lui tombent sous les yeux. Je vais plus loin. Je parie encore qu'il serait très fâché qu'on prit sa conférence de la Sorbonne pour autre chose que de jolies boutades, décochées dans la « chaleur communicative » d'une sorte de réunion publique où le succès était attaché à l'attitude satirique bien plutôt qu'à l'attitude admirative. Cela ne fait pas valoir un talent que d'encenser des bustes ou des statues ; parlez-moi des pieds de nez plutôt pour faire ressortir la prestesse et l'agilité du geste. Et je pense donc que Jules Lemaitre serait désolé qu'on prit sa conférence pour programme d'une

éducation nouvelle où le français et les langues vivantes tiendraient toute la place réservée aux lettres. En résumé, l'exemple tiré de Jules Lemaitre est tout personnel et ne prouve rien contre les humanités classiques.

VI

INÉGALITÉ DE VALEUR ÉDUCATIVE ENTRE LES LANGUES ANCIENNES ET LES LANGUES MODERNES

Mais, si l'on a le droit de récuser un Jules Lemaitre comme démentant par son passé ses opinions présentes, on a le devoir de regarder de près aux allégations dont il s'est fait le propagateur. Je dis à dessein : le propagateur. Car il est bien évident que cette grande et soudaine confiance dans les auteurs allemands et anglais, qu'il appelle en concurrence avec les auteurs français, ne peut que lui avoir été suggérée. Pour le coup, c'est là une opinion de circonstance. Le meilleur service qu'on puisse lui rendre, c'est de l'isoler de son interprète; sinon, à l'identifier avec celui qui l'adopte si légèrement, on se demandera comment Jules Lemaitre est fondé à nous vanter ainsi la culture anglo-saxonne, puisqu'il avoue ne la connaître que par ouï-dire. Discutons donc cette assertion *en soi*.

Venir nous dire que « Shakespeare et Gœthe sont pareillement propres (que les poètes anciens) à parfumer la vie spirituelle », c'est faire une métaphore élégante, mais c'est se moquer. J'ai, par métier, pratiqué plus ou moins ces auteurs et j'affirme que je n'ai nul parti pris quand je déclare, sauf erreur, qu'il n'y a *nulle comparaison* à établir entre un Homère et un Klopstock, voire un Dante ou un Milton, un Sophocle ou un Euripide et un Gœthe, un Virgile et un Schiller, un Horace et un Henri Heine. Là, c'est l'école même du *goût*, ici c'est la fantaisie avec ses bonnes et ses mauvaises rencontres. Or, il faut que ceux auxquels on m'adresse comme aux formateurs de mon propre esprit me donnent sécurité parfaite, soient des modèles irréprochables. La lecture des maîtres anciens, en même temps qu'elle m'enchanté, m'instruit, la lecture des maîtres modernes étrangers ne me donne guère qu'une satisfaction de curiosité. Voyez-vous, les modernes, et particulièrement les étrangers, ont un tort irrémédiable : c'est celui d'être venus *après* les anciens, et après les grands classiques français. Ils n'ont plus trouvé qu'à glaner dans un champ moissonné. « Tout est dit, et l'on vient trop tard... » Une page d'un grand poète de l'Allemagne ou de l'Angleterre est moins riche en

substance morale qu'une phrase seule de Tacite ou une courte description de Virgile. Homère donnera en deux vers le « frisson de la beauté littéraire » que l'Olympien de Weimar ne donnera pas dans tout un acte de son *Iphigénie*. Le fini de la forme, la concision élégante, cet art de faire tenir dans un hémistiche tout un sentiment ou de peindre dans un détail tout un tableau : tout cela ne se rencontre qu'exceptionnellement chez les Modernes. Et, à cet égard, les étrangers sont doublement modernes. Mais tout cela, c'est l'étoffe même du style des Grecs et des Latins.

J'en appelle au jugement de tous les gens de bonne foi sur cette inégalité éclatante. J'en appelle au jugement des professeurs et j'en appelle même au jugement des élèves. Ceux-ci me contrediront-ils si j'affirme qu'ils ne prennent pas le livre d'explication allemande ou anglaise avec le même respect que l'auteur ancien, grec ou latin ? D'instinct, ils sentent que ce Virgile dont ils vont traduire une page leur élargira l'âme, leur approfondira la sensibilité, leur livrera le secret d'une psychologie déliée dans un style d'une limpidité et d'une précision parfaites. Voyez-les ensuite passer au *Guillaume Tell* de Schiller ou à *la Fiancée de Messine* de Lessing, par exemple. Bon, il ne s'agit plus là pour eux

que de *mots* à apprendre et de *tournures* à remarquer, en vue de la conversation courante. Mais le sens esthétique dont ces élèves peuvent être doués, ils ne daignent plus le faire intervenir comme tout à l'heure. L'attention de la mémoire, cela doit suffire pour cet Allemand ou cet Anglais; l'application simultanée de toutes les forces de l'esprit et la capacité de sentir, ils n'en font honneur qu'à l'Ancien. Quand je dis : « Voyez-les » passer d'un exercice à l'autre, c'est une façon de parler, car, en fait, on ne « voit » pas ce contraste, l'enseignement des langues anciennes et celui des langues vivantes étant généralement confié à des mains différentes. Mais supposez qu'un *professeur unique* ait, par suite de certaines circonstances — il y en a dans l'enseignement libre qui peuvent faire de ces sortes d'expériences — l'occasion de se livrer à cette étude comparative, il remarquera *toujours* ce que je viens de dire. Jamais pour le trancher net, un professeur chargé concurremment de l'enseignement du latin ou du grec, et de l'allemand ou de l'anglais, ne conclura à *l'identité de la valeur éducative* des langues anciennes et des langues modernes. Voilà le genre d'autorités qu'il faut consulter; en cette matière, les impressions isolées et décousues ne comptent pas. Tel, selon son humeur, fait le procès aux Anciens ou le

fait aux étrangers, étant exclusivement germaniste ou exclusivement latiniste : cela ne compte pas. Tel, qui ne voit que les besoins immédiats de son commerce ou de son industrie, fait l'apologie des langues vivantes : cela ne compte pas. Devant la raison, il n'y a que la considération idéale de l'intérêt moral de la race qui compte. *La culture littéraire sans latin ni grec nous prépare un abaissement du niveau intellectuel et une diminution du goût.*

M. de Girard veut, comme il s'exprime, « remplacer le mode classique par le *mode réal* ». C'est un germanisme. Et cela prouve en effet qu'il est bon de savoir l'allemand... pour comprendre M. de Girard. Ce docte professeur de l'Université de Fribourg nous rappelle trop souvent qu'il écrit *en Suisse*. D'ailleurs l'expérience à laquelle il nous convie a été faite. Il y a quinze ans environ le ministre de l'Instruction publique d'alors fit concourir ensemble les rhétoriciens et les élèves de l'enseignement moderne, qui s'appelaient encore l'enseignement « spécial ». Les résultats du concours furent si peu flatteurs pour ceux qu'on surnommait par dérision « les bestiaux », qu'on n'osa pas les publier. Il n'y eut à les connaître que nous, les professeurs.

En tout cas, cette révolution serait une terrible aventure à courir. Car je ne vois

pas que les plus déterminés partisans même du « français » et de ce qui s'ensuit nous promettent de leur système une amélioration de ce qui existe. Aucun n'ose aller jusqu'à prétendre qu'il en sortira des tempéraments littéraires *supérieurs* à ceux de l'ancien régime. A peine s'ils les espèrent égaux. Or, on ne peut douter qu'ils ne doivent être même de qualité inférieure. Car le profit est toujours en raison de la difficulté vaincue. Ainsi, d'autant qu'il est plus aisé de se rendre maître d'une page de Goethe ou de Dickens, d'autant l'acquisition sera moindre pour l'esprit. Toute chose vaut ce qu'elle a coûté. Quand je me suis donné du mal pour m'assimiler quelques pages de Platon, « le gain de cette étude », comme dit Montaigne, est de m'être enrichi d'idées et d'images.

En parlant ainsi, je m'inscris donc absolument en faux contre ce que dit mon honorable contradicteur. Il a l'illusion de croire en effet qu'il suffira de mettre du français ou de l'allemand à la place du latin pour que les écoliers s'attachent d'autant plus aux *idées* (1). Erreur. On s'at-

(1) Il n'y aurait pas de meilleur tour à jouer aux de Girard que de les prendre au mot et de *généraliser* leur système. Chaque peuple demanderait alors son éducation à sa langue maternelle, prise comme centre de cristallisation. Autour viendraient

tache — et cela est aussi vrai des hommes que des enfants — d'autant plus aux idées que la forme sous laquelle se présentent celles-ci est plus soignée. L'écrivain qui fait le plus penser est celui qui ne vous livre toute sa pensée que contre un certain effort. Le lecteur, grand ou petit, ne s'arrêtera guère à l'auteur avec lequel il sera trop aisément de plain-pied. Nous voulons qu'on stimule quelque peu notre curiosité, partant nous n'honorons ceux qui s'expriment tout uniment comme nous, et dans notre propre langue, que d'une attention distraite. A plus forte raison s'il s'agit de jeunes gens, et qui lisent par devoir. Par cette périphrase j'ai désigné assez clairement les *élèves*. Ceux-ci, race utilitaire et simpliste entre toutes, ne verront dans le remplacement des auteurs anciens par des modernes qu'une simplification de leur travail. Ils remercieront les « bons types »

se grouper des langues étrangères et des sciences. L'Allemand s'instruirait par l'allemand, le Russe par le russe et ainsi de suite. Mais le Suisse et le Belge, qui n'ont pas de littérature nationale, comment feraient-ils ? Ils seraient donc tributaires, pour l'éducation, d'un pays voisin ?

Qui ne voit que ce système conviendrait à la rigueur à la France, *qui peut se suffire à elle-même ?* Mais qu'est-ce que deviendrait par exemple le Hollandais, qui ne serait nourri que de lettres *hollandaises*, panachées d'allemand, assaisonnées d'anglais et saupoudrées de mathématiques ?

qui les auront débarrassés de l'ancien joug. Mais, si vous leur marquez qu'en échange au moins doivent-ils approfondir leurs auteurs français, ils souriront de votre simplicité. Ils n'en liront pas davantage... Mais que parlé-je au au futur? L'expérience a déjà commencé. Disons donc : ils n'en lisent pas davantage Malherbe, Corneille, Racine, Molière, Pascal, Bossuet, Voltaire. Consultez les maisons d'édition qui ont pour spécialité de « truquer » le baccalauréat : la vente des « mementos du baccalauréat » n'a nullement baissé, au contraire.

Comme par le passé, les candidats recourent à ces « abrégés » qui, en deux cents pages (moins il y a de pages, mieux cela vaut) les renseignent sur toutes les questions « posables » et les dispensent de lire les textes. Ces sortes de « résumés » sont pour leurs esprits ce que l'hémoglobine Deschiens ou l'extrait de Liébig sont pour certains estomacs. Ils vont à l'examen avec, dans la tête, et peut-être dans la poche, frauduleusement, un répertoire d'« analyses » et de jugements tout faits, clichés, stéréotypés, qui, mis péniblement bout à bout, formeront la « dissertation » d'examen. Et vogue la galère ! Une préparation si simplifiée laisse bien des loisirs : on les emploie donc à lire

en cachette du Willy ou du Jean Lorrain sous le couvercle du pupitre. Et voilà comme on aborde les idées, comme l'on pénètre jusqu'au tuf littéraire ! Faut-il que de graves docteurs soient haut perchés sur leurs chaires de Facultés pour se faire une conception si peu ressemblante du type élève ! Comme tous ces auteurs de pamphlets retentissants, les Raoul Frary, les Bigot, les Jules Lemaitre, ont perdu de vue la réalité scolaire ! Ces théoriciens ne se sont pas une minute mis en face de leur objet ou de leur sujet exact. Ils ont parlé à des hommes et pour des hommes. Ils ont fait œuvre de logiciens et non de pédagogues.

Ainsi, c'est bien mal connaître l'enfance que de hasarder cet autre argument que voici : M. de Girard a remarqué que, dans nos classes, les auteurs anciens ne s'étudient guère que par courts fragments. Il s'élève contre cette « méthode parcellaire » qui favorise le « verbalisme » ou la culture purement « formelle ». Cela lui fait l'effet d'arbres isolés qui masquent, aux yeux des élèves, la forêt.

Va pour ces prémisses. Il est de fait qu'on n'étudie guère au collège que des lambeaux d'auteurs anciens et il est vrai que mieux vaudrait pouvoir embrasser des corps entiers que des « membres dispersés de poètes ».

Mais telle n'est pas du tout la conclusion que tire notre critique. Il conclut, lui, que parce qu'on ne peut pas lire *tous* les auteurs anciens, ni les lire *tout entiers*, il faut n'en lire *aucun*, ni *rien* de ce qu'ils ont écrit.

Ce raisonnement m'étonne. Je serais plutôt porté à en renverser les termes. En tout cas, je n'admettrai pas que la méthode des « extraits » (qui s'impose en raison de l'abondance des matières et de la surcharge des programmes) n'obtienne ainsi que du mépris. Et les auteurs *français*, les étudiez-vous en entier ? *Quel est l'auteur qu'on lit en entier ?* Quel est même l'auteur qui mérite d'être lu en entier ? N'est-ce donc pas le sort commun que de se voir réduit, après sa mort, à quelques morceaux de choix ? Lit-on, ou relit-on *tout* Boileau, *tout* La Fontaine (le fabuliste), *tout* La Bruyère ? Ces trois-là pourtant se limitent chacun à un seul volume. Est-il nécessaire d'avoir lu *toutes* les lettres de Mme de Sévigné pour se faire une idée du naturel et de la grâce de cette célèbre femme ? Pourquoi n'en serait-il pas de même des lettres de Cicéron et de Plin ? Est-ce qu'un discours de Cicéron, le *Pro Milone* par exemple, bien étudié, ne suffira pas à nous donner l'impression du génie oratoire de son auteur ? Est-ce que la lecture du *Pro Murena* ne nous convaincra pas de l'exactitude

du jugement porté sur Cicéron par Fénelon, à savoir que c'est un avocat de génie, mais un avocat?

Reconnaissons-le : en demander davantage à des enfants, leur demander de faire le tour de toute l'antiquité classique, c'est perdre de vue la notion de l'âge et du milieu. C'est se donner, dans cette discussion, trop beau jeu, puisque l'on ne feint tout à coup ce grand respect pour la littérature antique qu'afin de la rendre plus sûrement impossible. Comme si l'on disait :

J'embrasse tout... Platon, mais c'est pour l'étouffer!

DE QUELQUES SOPHISMES

Je joue, sans doute, le rôle de Cassandre, en prenant ainsi la défense des lettres anciennes dont « le siège est fait ». Je vais bravement au-devant de ce ridicule. Mais je n'affronterais pas si délibérément le reproche de passer pour un sophiste, dût la cause que je défends en profiter. Et je ne crois pas avoir, dans les pages ci-dessus, mérité jamais ce reproche.

Or, je ne puis rendre même justice aux adversaires dont j'essaie de réfuter les arguments. Je vois, par exemple, M. de Girard raisonner ainsi : Un tel est distingué, non pas *parce que*, mais *quoique* humaniste. — Que voilà une preuve péremptoire ! Quels rayons X vous ont donc permis d'examiner les circonvolutions de ce cerveau et de conclure scientifiquement que la « distinction » est, chez lui, le produit de la nature et non de la culture ? On va très loin avec ces affirmations gratuites.

Peut-on jamais savoir ce que serait devenu un homme, sans la lecture? Quelle témérité d'affirmer que, sans cette influence, il serait néanmoins ce qu'il est! Le plus probable n'est-ce pas, au contraire, que l'éducation l'a façonné et transformé? Et si cet homme est devenu un talent littéraire, n'est-il pas logique d'en faire honneur à l'enseignement qu'il a reçu? Et voilà où mène la crainte du sophisme : *Post hoc, ergo propter hoc!* Elle mène à le commettre soi-même.

Autre sophisme. En voici à peu près la formule : On peut devenir un grand homme sans avoir appris ni latin, ni grec. Ni Shakspeare, ni La Rochefoucauld, ni J.-J. Rousseau, ni Vauvenargues, ni Napoléon, ni Alexandre Dumas, ni George Sand ne furent des humanistes. Cet argument m'ébranle si peu que, si l'on me poussait, je prolongerais moi-même cette liste. J'y mettrais, en tête, Charlemagne, qui ferait ainsi vis-à-vis à Napoléon. Et puis après? Cela prouverait-il que, si les hommes de génie peuvent se passer d'un certain secours pour arriver à des situations prépondérantes, il ne soit pas prudent à tous les autres, qui n'ont pas de génie, de se ménager ce secours? Vous ont-ils fait leurs confessions, ces hommes de génie? Ou plutôt si, ils nous les ont faites quelque-

fois, et c'est ainsi que nous savons que J.-J. Rousseau sentait tout ce qui lui manquait et que George Sand tâcha, elle aussi, de combler tant bien que mal cette lacune. Leur exemple, leurs déclarations, leurs aveux, conduiraient donc bien plutôt à les ranger dans le camp des partisans de l'antiquité.

Mais cette façon de raisonner par voie de dénombrement et de totalisation me paraît tout à fait contraire à la nature de la question. Je trouve qu'ici l'« esprit de géométrie », dont procède presque toute l'argumentation de M. de Girard, s'étale en son plein. Allez donc prouver de telles choses, soit la thèse, soit l'antithèse, par $A + B$!

S'il y a une question où il faille tenir compte des *nuances* et des *degrés*, c'est bien celle-ci. Sans doute « le latin n'est pas la clef *indispensable* du français », pour citer une de ces affirmations tranchantes auxquelles se plaît M. de Girard. Mais il en est la clef. Personne n'a jamais dit que cette clef fût « indispensable », puisque nous savons tous qu'il existe un enseignement primaire, lequel donne une connaissance approximative et sommaire du français. Mais nous prétendons que pour ceux qui ont plus de temps — et d'argent — à consacrer à leurs études, il existe un moyen

d'approfondir la connaissance de cette langue. Ce moyen, c'est le retour à la langue-mère.



Sur ce point, nos adversaires nous prêtent sans cesse un argument dont il faut bien que je fasse justice et une confusion qu'il est nécessaire de démêler. Ils prétendent que nous voulons conserver le latin à raison de sa valeur étymologique. Et alors ils nous accablent sous une érudition sarcastique, se divertissant à rapprocher des mots qui, venus du latin, ont presque entièrement perdu le souvenir de leur origine. Ils s'apitoient ironiquement sur le compte de ces élèves qui traduisent tout par verbalisme : *reclusus*, par reclus; *querela*, par querelle; *cernere* par cerner; *sermo*, par sermon; *sortiri*, par sortir; *temere*, par témérairement, etc., etc.

Croient-ils vraiment nous apprendre quelque chose, à nous, les professeurs de latin, qui relevons journallement de ces contresens pittoresques dans les copies de nos élèves? Comme c'est prendre les choses par leur petit côté! Mais c'est de quoi nous avertissons sans cesse nos élèves que les mots, en passant du latin au français, ont subi une déviation inévitable. N'empêche

que le latin reste toujours le point fixe auquel il faut se reporter et que l'histoire de cette évolution, la série de ces transformations, c'est en cela justement que git le profit. C'est cela qui justement est la gymnastique intellectuelle par excellence, à laquelle sert la comparaison entre les langues anciennes et le français. C'est cela qui justement développe les qualités d'initiative et exerce le goût. C'est de cet instrument d'éducation exceptionnel que nous ne voulons pas qu'on prive dorénavant les esprits qui nous sont confiés. M. de Girard et moi nous sommes, sur cet article, à l'opposite l'un de l'autre : il affirme, lui, que « l'étude des langues-mères nuit à la connaissance de la véritable étymologie ». Nuit ! Quel paradoxe ! Je pense au contraire que, à cause même de ces déviations de sens, l'étude des langues-mères sert grandement à mieux mesurer la propriété des termes.

Faut-il, maintenant, défendre les langues anciennes contre cet étrange reproche qu'elles « favorisent un recrutement défectueux du personnel enseignant » et enfin justifier le latin,

Ce pelé, ce galeux, d'où nous vient tout le mal, d'être responsable de tous les défauts de l'enseignement ? Et, pour qu'on n'aille

pas penser que je fais dire à mon contradicteur ce qu'il ne dit pas, je cite textuellement sa phrase : « Un second inconvénient des langues mortes, corrélatif du premier, mais plus grave, parce qu'il étend ses conséquences sur la vie entière, c'est *l'ennui* qu'elles procurent aux élèves; cet ennui *engendrant le dégoût de l'étude et des choses étudiées, l'affaiblissement des caractères*, chez ceux qui obéissent; *la paresse, la fraude*, et jusqu'à *la rébellion ouverte*, chez les autres. » Peste ! je ne croyais pas le casier judiciaire du latin si chargé ! Je renonce à le laver de si graves imputations : s'il mérite en effet la centième partie du mal qu'on dit là de lui, alors supprimons-le tout de suite. Et que va-t-on penser de moi, qui me suis chargé de défendre un pareil client ! Pour ne pas nous compromettre nous-mêmes en telle compagnie, quittons-le bien vite, et concluons.

VIII

CONCLUSION

Les langues anciennes nous sont indispensables pour entretenir dans notre race le sens esthétique. Elles sont l'œuvre de sociétés plus jeunes, plus simples, moins encombrées de faits et d'idées. Elles ont exprimé en perfection les sentiments généraux de l'âme humaine. Elles sont l'éternel modèle de la rectitude de l'esprit. Elles conviennent particulièrement au génie français, qui est épris de la raison rectiligne. Le moule classique est celui qui s'adapte le mieux à l'intelligence française : Paris est une Athènes agrandie, et la France, une Grande Grèce. Mais surtout la Rome antique est notre patrie intellectuelle, à cause de l'affinité qu'il y a entre les Latins et nous et de la filiation directe de nos deux idiomes.

Éliminer le latin de nos études, ce serait mutiler notre littérature elle-même, puisque toute une partie de cette littérature

(celle qui s'étend du xvi^e siècle au troisième quart du xvii^e siècle) ne se comprend plus bien, ne se goûte plus qu'imparfaitement sans la connaissance de l'antiquité. Que des étrangers nous y invitent, comme c'est le cas présentement, cela s'explique : ils sont dans leur rôle. Ils nous poussent malignement à commettre une faute pour en profiter. La France se découronnant elle-même, quel triomphe pour eux ! Mais nous, Français, souscrire de nos propres mains à notre déchéance ! Le patriotisme le plus élémentaire nous commande de repousser, avec toute l'indigation dont nous sommes capables, de si perfides suggestions.

Éliminer le latin et le grec de nos études, ce serait nous priver nous-mêmes d'un incomparable instrument d'éducation, de l'outil le plus délicat qui ait été forgé par la civilisation. On nous offre en place le français et les langues vivantes. Mais ce ne sont que des *valeurs d'appoint*. Quand le latin et le grec auront disparu, on ne saura pas plus de français et on le saura *moins bien*. Le tort que présentement le latin fait au français, je ne le vois pas, mais je vois bien toute la déperdition que sa suppression entraînerait pour le français même. Tout ce qu'il y a d'exquis chez les anciens, et qui se transmettait jusqu'ici au français, disparaîtrait.

* * *

Nous ne voulons pas de l'accessoire pour remplacer le principal. Qu'on ne nous parle pas de l'allemand ou de l'anglais comme discipline intellectuelle ! Ne faisons pas aux grands génies de la Grèce et de Rome l'injure de les comparer, comme instituteurs de l'humanité, aux écrivains anglo-saxons qui, représentants de littératures relativement autochtones, ont écrit à peu près exclusivement pour leurs nationaux. Ne faisons même pas à nos grands Français l'honneur de les leur comparer à ce point de vue spécial, parce que nos penseurs, à nous, trouvant les grandes voies, les voies impériales, déjà occupées, se sont rejetés forcément sur des cantons moins fréquentés. L'axe de l'enseignement doit continuer à tourner sur le pivot des langues anciennes.

Changer ce pivot, ce serait faire de toute l'Université de France une vaste usine de médiocrité. C'est là ce que l'on appelle « donner aux études plus de valeur sociale ». Parlons en mieux : ce serait réduire les études à une valeur purement primaire. Ce serait abdiquer notre primauté intellectuelle.

Les langues anciennes sont le meilleur morceau de notre patrimoine littéraire : *purpureus pannus*. Nos ancêtres nous en ont transmis le dépôt sacré. Nous n'avons pas le droit de priver nos enfants de l'éducation que nous avons reçue nous-mêmes et qui a classé la France au premier rang des nations modernes dans l'ordre de l'esprit. Dédaigneux que nous sommes devenus de nos traditions religieuses, sachons au moins garder le culte de nos traditions artistiques et littéraires. Qui sait ? C'est peut-être de là que nous viendra le principe d'une régénération morale et sociale dont nous avons grand besoin.

Un peuple gagne plus à fortifier ses traditions séculaires qu'à en changer.

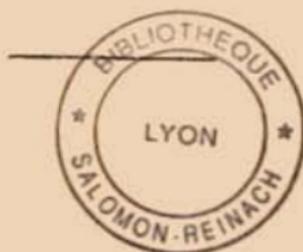


TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	1
CHAPITRE I ^{er} . — Les Iconoclastes	1
— II. — Le réquisitoire contre les langues mortes	6
— III. — Les Traductions : comme quoi il n'existe pas de traductions.....	11
— IV. — Affinités entre le génie latin et le génie français.....	20
— V. — Le cas de M. Jules Lemaitre.	35
— VI. — Inégalité de valeur éduca- tive entre les langues an- ciennes et les langues mo- dernes	41
— VII. — De quelques sophismes....	52
— VIII. — Conclusion.....	58

